

**FESTIVAL**  
**LA GACILLY**  
**PHOTO**

**13<sup>E</sup> ÉDITION**

**Le Japon - Les océans**

---

**プレスリリース**

**Du 4 juin au 30 septembre 2016**

**DOSSIER DE PRESSE**

## **ÉDITOS**

- p. 4 Jacques Rocher
- p. 4 Auguste Coudray
- p. 6 Cyril Drouhet, Florence Drouhet

## **LA PHOTOGRAPHIE JAPONAISE**

- p.10 Musée Guimet
- p.11 Musée de l'Université de Tokyo et Université de Lyon
- p.12 Motoki
- p.13 Takeyoshi Tanuma
- p.14 Hiromi Tsuchida
- p.15 Yukio Ohyama
- p.16 Kazuma Obara
- p.17 Takashi Arai
- p.18 Miho Kajioka
- p.19 Kihiro
- p.20 Eriko Koga
- p.21 Lucille Reyboz
- p.22 Yoshinori Mizutani
- p.23 Sohei Nishino
- p.24 Shoji Ueda

## **LES OCÉANS**

- p.26 Paul Nicklen
- p.27 Daniel Beltrá
- p.28 Pierre Gleizes
- p.29 Daesung Lee
- p.30 Shiho Fukada
- p.31 Olivier Jobard
- p.32 Guillaume Herbaut
- p.33 Anita Conti
- p.34 Benjamin Deroche et Jean-François Spricigo
- p.35 La Photographie Émergente
- p.36 Les collégiens du Morbihan
- p.36 Image sans frontière

## **ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX**

- p.38 Pascal Maitre
- p.39 Lianne Milton
- p.40 Le Japon vu par Arte
- p.40 Contacts

# JACQUES ROCHER

Fondateur du Festival - Maire de La Gacilly

## La Gacilly, le village dans les images

Comment un village peut parler du reste du monde ? Pourquoi un village de 2 200 habitants accueille chaque année plus de 300 000 visiteurs ? Telles sont les questions que se posent parfois les personnes qui ont eu des échos du Festival Photo La Gacilly.

Les réponses sont simples :

- La ligne éditoriale,
- La qualité des sujets présentés,
- L'harmonie entre les photos et les paysages,
- L'accessibilité de la culture à tous, sont les quelques éléments structurants de la réussite du Festival.

À ce jour, le Festival Photo La Gacilly est devenu un événement phare de l'attractivité territoriale de la Bretagne, du Morbihan et du Pays de La Gacilly. C'est un véritable booster de la notoriété et de l'économie locales. La photographie à travers sa diversité est donc un vecteur de développement, fédérateur d'énergies positives au service d'un territoire. La réussite d'un tel festival repose sur « l'alchimie des possibles » à travers le soutien de nos partenaires publics et privés, mais aussi des équipes artistiques et techniques.

Je tiens à remercier tous les photographes qui ont exposé tout au long de ces 13 ans, à travers leur regard, c'est tout un monde à découvrir, à aimer, à protéger.

# AUGUSTE COUDRAY

Président du Festival

Le Festival Photo La Gacilly entre dans sa 13<sup>e</sup> année. Il est devenu, au fil du temps, le plus grand festival de photos de France en extérieur, accueillant plus de 300 000 visiteurs chaque année.

À l'échelle du département du Morbihan et de la région Bretagne, il est reconnu comme un réel événement culturel structurant, dépassant une simple ambition locale pour mettre en exergue au niveau national voire international, une destination La Gacilly-Photo.

Il illustre au mieux l'émergence de ce nouveau concept d'« art'tractivité » contribuant au rayonnement global d'un territoire, lui permettant de se démarquer, d'être attractif et d'asseoir sa personnalité.

De part sa nature et son engagement à promouvoir une photographie éthique liée aux enjeux écologiques de ce XXI<sup>e</sup> siècle, il invite à une gestion durable et à un développement pensé en bonne intelligence territoriale, apportant vision et ambition communes et surtout du « sens ». Il renforce la cohésion de l'ensemble des acteurs et visiteurs qu'il fédère, mobilise et motive. Il crée un sentiment d'appartenance et invite à agir pour une empreinte positive.

Un autre monde est d'ores et déjà possible, le changement est en marche. Donnons de l'espace, du temps et de la visibilité à ceux qui nous informent, nous interpellent, nous sollicitent, à ceux qui créent, innove, pensent et bâtissent le monde de demain dans un esprit de respect et de solidarité. Osons penser grand et beau, osons l'utopie ! Osons la photographie !

Bon festival !

**LA GACILLY**

**LA PHOTO-  
GRAPHIE**

**AU CŒUR**

**DE LA NATURE**

**CYRIL DROUHET** Commissaire des expositions  
**FLORENCE DROUHET** Directrice artistique

## Le Japon, archipel photographique... ...les océans, trésor naturel menacé.

### 人生は風前の灯火の如し

« La vie est une lumière de bougie avant le vent » (proverbe japonais)

Pour cette nouvelle édition 2016 du Festival de La Gacilly, nous ne dérogeons pas à cette volonté qui nous anime de mettre conjointement la lumière sur un pays de grande vitalité photographique tout en développant un enjeu cher à nos engagements environnementaux, pour que l'Homme et la Terre puissent continuer à entretenir une relation durable. Le Japon ? Les océans ? Deux thématiques qui, nous le verrons par la suite, se rejoignent pour répondre à bien des interrogations, bien des inquiétudes sur ce monde que nous laisserons demain à nos enfants et aux générations futures.

#### Un hommage à la photographie japonaise

Cette année, nous célébrons le cinquième anniversaire d'un événement tragique. Souvenez-vous... Le vendredi 11 mars 2011, un tremblement de terre secoue l'archipel japonais, suivi quelques minutes plus tard d'un tsunami qui balaie tout ce qui se trouve sur son passage. La centrale nucléaire de Fukushima explose, un accident considérable qui bouleverse le Japon comme le reste de la planète. Triste ironie de l'Histoire quand on sait qu'il y a 70 ans maintenant, le pays connut les déflagrations d'Hiroshima et Nagasaki. Deux bombes nucléaires destructrices qui, certes, mirent fin à la Seconde Guerre mondiale, mais aussi à tout un ordre de la société nipponne. Ces catastrophes ont profondément influencé l'art et les conceptions esthétiques des artistes japonais. De ce fait, il nous a semblé primordial de faire un focus sur cette photographie japonaise que l'on connaît trop souvent par ses acteurs industriels, ces leaders mondiaux que sont Canon, Nikon ou Fuji... Aucun festival en France n'a, à ce jour, mis en exergue, dans sa programmation et en exhaustivité, l'art photographique de ce pays aux 127 millions d'âmes. N'y voyons pas de la négligence de la part des pays occidentaux, encore moins le fait de penser que la photographie japonaise occupe un rang mineur. Bien au contraire. La réponse réside sans doute dans le fait que toute la société, tous les codes, toute la culture japonaise se placent aux antipodes de nos propres principes esthétiques et moraux. Le Japon est une île et c'est précisément cette insularité qui lui confère une telle singularité. Sa photographie, nous la connaissons si peu et, pourtant, elle fourmille d'auteurs renommés qui, s'ils ont du mal à se faire connaître en dehors de leurs frontières, se distinguent par une richesse d'écritures documentaires et artistiques, d'une créativité rare. Difficile cependant de résumer l'esprit des photographes japonais à travers l'histoire. Une évidence cependant : ils évitent tout spectaculaire, ils ont un souci du cadrage et de la construction de l'image, plus que de l'émotion, un goût véritable pour la lumière sous toutes ses formes et la recherche d'un certain esthétisme avec un réalisme exacerbé.

#### La Gacilly aux couleurs du Japon

Pour la 13<sup>e</sup> édition de son Festival, La Gacilly se transformera, l'espace d'un été, en un véritable village japonais. Des « toriis » (ces portiques qui marquent l'entrée des temples shintoïstes) se dresseront dans nos venelles, des jardins zen parsèmeront nos galeries à ciel ouvert, nos rues se pareront de kakemonos, pour accueillir ces tirages en grand format qui dérouleront une histoire japonaise de la photographie.

En 1868 débute l'ère du Meiji. Le Japon entrouvre ses portes après un isolement de deux siècles. Au même moment, la photographie fait son apparition. Avec le soutien du **Musée Guimet**, cette si belle institution qui œuvre pour la connaissance des civilisations asiatiques, nous présenterons ces images d'un autre temps, d'une société aujourd'hui révolue qui n'avait pas encore franchi le pas de la modernité : c'est encore l'époque des derniers samourais, cette classe guerrière qui dirigea le Japon féodal, mais aussi de la cérémonie du thé, où se mêlent kimonos, calligraphie et arrangements floraux dans un art de vivre disparu.

Quand, en 1945, l'empereur Hirohito s'adresse pour la première fois directement à ses sujets au cours d'un discours radiodiffusé, il reconnaît la capitulation de son pays face aux États-Unis, et renonce à

son pouvoir divin. Un événement vécu comme un traumatisme pour toute une population déjà affaiblie par la guerre. Les japonais subissent l'occupation américaine et sa culture hégémonique, un monde s'écroule pour en faire renaître un autre. **Takeyoshi Tanuma** a immortalisé dans ses reportages cette société en transition. Fortement inspiré par l'œuvre de Cartier-Bresson, il nous montre un peuple dans sa reconstruction où se côtoient femmes en tenue traditionnelle et celles qui se laissent tenter par la mode occidentale, où les premières cités industrielles voient le jour, où la jeunesse cherche à s'émanciper des pesanteurs traditionnelles. Nous mettrons aussi à l'honneur un grand photographe du patrimoine : **Shoji Ueda** s'est éteint à la fin du dernier siècle, en 2000. Il nous laisse en images son regard poétique qui semble tout droit sorti d'un film d'Ozu, avec son goût pour le minimalisme et ses ambiances à la Magritte. Autre figure notable de la photographie japonaise : **Hiromi Tsuchida**. Cet artiste, exposé dans les plus grands musées du monde, a passé les années 1980 et 1990 à s'intéresser à ces foules si omniprésentes à travers tout l'archipel, quand toute notion d'individu s'efface derrière la multitude. Ces « grains de sable », comme il les surnomme, il les fige dans l'espace de notre société standardisée, marquée par une urbanisation effrénée et la multiplication des loisirs. **Motoki**, quant à elle, reviendra sur cette spécificité japonaise, plus qu'un sport de lutte, un art quasi divinisé : le sumo, qu'elle a magnifié dans un noir et blanc qui transcrit, avec poésie, souplesse et gestuelle des lutteurs. Reste qu'avec la catastrophe de Fukushima, conséquence des colères de la nature, les japonais ont découvert les limites de la capacité humaine à maîtriser les éléments. Cinq ans plus tard, le cauchemar n'en finit pas. Chaque jour, de l'eau pénètre dans les sous-sols des bâtiments nucléaires et se mélange à l'eau de refroidissement fortement contaminée, une pollution invisible équivalant aujourd'hui à plus de 300 piscines olympiques ; 120 000 personnes ont été évacuées et nombre de ces réfugiés continuent de vivre dans des logements temporaires ; mais surtout, plus de 50 millions de m<sup>3</sup> de débris radioactifs continuent de s'accumuler sans que l'on sache comment juguler la contamination. Les photographes japonais vivent ce drame et le transcrivent en images. Trois expositions seront présentées pour témoigner de cette effroyable tragédie. Trois auteurs aux écritures si différentes. **Kazuma Obara** est un jeune photojournaliste qui s'est rendu parmi les premiers sur le site de Fukushima. Une catastrophe nucléaire peut-elle ramener l'humanité à la raison ? C'est la question qu'il pose en dévoilant ces photos d'une région dévastée et des victimes qu'il a rencontrées. **Takashi Arai**, lui, a choisi d'utiliser la technique du daguerréotype pour renforcer la dramatisation de l'événement : ses images, auréolées d'une étrange luminosité bleutée, sont comme brûlées, irradiées, et l'on devine dans ce chaos une nature qui reprend ses droits, des individus dont on ne sait plus s'ils sont encore parmi nous, des amas de ferraille qui gisent, oubliés de tous. **Miho Kajioka**, enfin, pose un regard très personnel, très intimiste sur la catastrophe, réalisant des visuels surexposés, comme délavés, aux contours effacés où apparaissent en filigrane des paysages, des individus fantomatiques. Nul doute qu'il y aura un avant, et un après Fukushima. La jeune génération artistique en a été profondément marquée, laissant libre cours à sa créativité. Ces nouveaux regards, nous avons souhaité les confronter et les rassembler en un lieu unique, dans un labyrinthe végétal où, au gré des lumières changeantes de la journée, du vent s'engouffrant dans les arbres, des ombres caressant les tirages, le visiteur déambulera dans un espace dédié à ces futurs talents de la scène photographique : comme dans une immense volière, on pourra découvrir les perruches de **Yoshinori Mizutani**, aux couleurs vives et saturées ; puis, nous passerons par le jardin floral de **Kihiro**, un artiste cherchant à reproduire sa propre vision intérieure de la nature et dont le travail de photomontage peut conduire jusqu'à l'abstraction ; nous nous reposerons dans la quiétude des sources du Japon avec le travail de **Lucille Reyboz**, la plus japonaise des photographes françaises, installée à Kyoto depuis une dizaine d'années ; nous basculerons ensuite dans le monde opaque de **Eriko Koga**, lauréate 2015 du Festival Kyotographie, celui de l'intimité des temples sacrés et des errances de la nature ; enfin, nous rejoindrons le Tokyo urbanisé de **Sohei Nishino**, un travail unique impliquant un processus créatif minutieux : le photographe erre dans les rues de la ville, développe ses négatifs puis colle les épreuves obtenues pour former un diorama immense figurant le plan de la cité.

### **Notre combat pour la préservation des océans**

Le Japon, cet archipel dont l'insularité lui confère cette société unique à la fois si moderne et si traditionnelle, est une terre aujourd'hui meurtrie par les colères de la nature et des océans. Des océans qui, étrangement, ont été quasiment absents des débats menés par les chefs d'État et de gouvernement, lors du sommet de la COP21 en décembre dernier à Paris. Or, cette idée d'une planète que nous laisserons demain en héritage reste la préoccupation première de notre Festival et la photographie le prisme par lequel nous souhaitons éclairer le public : en l'émerveillant par la beauté des images que nous exposons, en le faisant se questionner par la réalité que nous lui dévoilons.

Il existe, de nos jours, une fausse vision de la mer. Nous sommes habitués à y puiser sans réfléchir poissons et fruits de mer que nous aimons manger. Parce que les fonds des océans sont invisibles, nous avons imaginé qu'ils étaient sans limites. En développant la pêche industrielle à outrance et

en continuant cette exploitation au rythme actuel, sans donner au monde marin la possibilité de se régénérer, on estime qu'une grande partie des espèces auront disparu d'ici 2050. Compagnon de route de l'association Greenpeace depuis près de trente ans, **Pierre Gleizes** a suivi de nombreuses campagnes de surpêche : ses images coups de poing que nous vous présenterons en disent plus que n'importe quel discours ! Phénomène aggravant, les pollutions dues à nos activités achèvent de faire de nos mers une gigantesque décharge à ciel ouvert. Il y a bien sûr ces marées noires dues au passage des pétroliers ou aux incidents survenus sur les plates-formes pétrolières : le photographe **Daniel Beltra** s'est rendu sur le Golfe du Mexique ; il en a rapporté un reportage terrifiant dont les images d'une étrange beauté crépusculaire donnent une force supplémentaire à cette dénonciation. Mais il existe aussi ces métaux lourds toxiques comme le mercure ou la rouille qui se déversent sur les côtes des pays en voie de développement : la photjournaliste **Shiho Fukada** a vécu aux côtés de ces forçats du Bangladesh qui découpent, dans des conditions d'un autre temps, les épaves des cargos et supertankers que le monde occidental leur envoie.

Les dérèglements climatiques sont une autre conséquence de nos activités humaines. La manifestation la plus évidente en est la fonte des glaces, avec pour effet la montée des eaux : 17 cm au cours du xx<sup>e</sup> siècle, peut-être un mètre d'ici 2100. Certains états insulaires sont d'ores et déjà voués à la disparition : le photographe coréen **Daesung Lee** en témoigne, par cette galerie de portraits des derniers habitants de Ghoramara, dans le delta du Bengale, qui devront quitter leur île bientôt submergée par les eaux. La disparition des glaces se traduira, autour des pôles, par l'extinction de nombreuses espèces : pour le prestigieux magazine National Geographic, que nous mettons chaque année à l'honneur, le Canadien **Paul Nicklen** s'est spécialisé dans ce monde du vivant et du froid. Ses clichés époustouflants de léopards des mers, de manchots ou d'ours polaires sont ceux d'une biodiversité désormais menacée.

Notre volonté n'est pas de donner des solutions, mais en premier lieu de tirer la sonnette d'alarme pour ne pas dire que l'on ne savait pas. Le long travail d'**Olivier Jobard**, mené depuis plus de dix ans, sur les migrants en est la plus éclatante illustration, au regard de cette actualité qui n'en finit pas de nous montrer ces hommes, ces femmes, ces familles entières qui quittent, sur ces « mers d'exil » leur patrie d'origine pour rallier un prétendu eldorado occidental.

Mais nous n'oublierons pas nos rivages bretons, balayés par les vents et les tempêtes de l'océan. Avec l'aide du Conseil départemental du Morbihan, le documentariste **Guillaume Herbaut** s'est rendu cet hiver sur les îles d'Houat et Hoëdic, ces perles de l'Atlantique qui retrouvent leur insularité sauvage, quand les touristes et les estivants les ont quittées. De plus, nous rendrons un hommage tout particulier à **Anita Conti**, la « Dame de la mer » qui partagea dans les années 50 et 60 le quotidien des pêcheurs bretons dans leurs lointaines campagnes sur les océans : des images d'autrefois, empreintes d'un profond humanisme envers ces travailleurs de la mer. Enfin, nous dévoilerons au public une création multimédia réalisée par les artistes **Benjamin Deroche** et **Jean-François Spricigo**, lors de leur récente résidence au phare de Créach à Ouessant.

### **Un Festival dédié aux enjeux environnementaux**

Une fois de plus, le Festival de La Gacilly saura mêler les regards documentaires, artistiques et journalistiques pour satisfaire les 350 000 visiteurs qui, chaque année, nous font confiance. Une fois de plus, notre espace rural se transformera en une véritable galerie d'art par des mises en scène renouvelées. Une fois de plus, les enjeux environnementaux resteront le cœur de notre propos et, grâce au soutien de la Fondation Yves Rocher, nous accueillerons le travail engagé de deux photojournalistes : **Pascal Maitre**, le magicien de la couleur, nous fera voyager vers l'île de Madagascar qu'il connaît si bien, et dont le baobab reste un fragile symbole ; **Lianne Milton**, lauréate du prix photo 2015 de la Fondation, nous dévoilera en exclusivité son travail sur un Brésil malmené par la sécheresse, dans cette région du Sertao où il n'a pas plu depuis bientôt cinq ans. Une fois de plus enfin, nous accueillerons aussi les amateurs du monde entier, les collégiens du Morbihan, tous amoureux anonymes de cette photographie devenue le réceptacle de notre humanité et de nos combats. Parce que ce Festival est le vôtre, nous souhaitons vous offrir le plus beau des écrans...

**LA GACILLY**  
**UN VILLAGE**  
**DANS**  
**LES IMAGES**



© MNAA – Guimet, Paris

# MUSÉE GUIMET

## Musée National des Arts Asiatiques Guimet, collections photographiques Les derniers samouraïs, premières photographies et La route du Thé

Le musée Guimet est né du grand projet d'un industriel lyonnais, Émile Guimet (1836-1918), de créer un musée des religions de l'Égypte, de l'antiquité classique et des pays d'Asie. Des voyages en Égypte, en Grèce, puis un tour du monde en 1876, avec des étapes au Japon, en Chine et en Inde lui permirent de réunir d'importantes collections qu'il présenta à Lyon à partir de 1879, avant de les transférer dans un musée qu'il fit construire à Paris et qui fut inauguré en 1889.

Magnifiquement rénové en 1997, en prenant en compte les progrès de la muséologie et les besoins nouveaux pour la présentation et la conservation des œuvres, il s'affirme depuis comme l'un des grands centres de la connaissance des civilisations asiatiques au cœur de l'Europe et présente l'une des plus complètes collections d'arts asiatiques au monde.

### Les Collections photographiques

Les archives photographiques du musée conservent bien sûr des reproductions des œuvres du musée mais surtout une importante collection de photographies, pour certaines datant des débuts de la photographie. Ces images anciennes montrent des paysages, des vues d'architecture, mais aussi d'innombrables portraits et scènes de la vie quotidienne, dont les valeurs ethnographique, sociale et historique sont reconnues. Par ailleurs, les photographies des missions archéologiques françaises en Chine (Édouard Chavannes, Paul Pelliot et Victor Segalen) ou en Afghanistan (Alfred Foucher, Joseph Hackin) renseignent sur les conditions du travail archéologique et nous montrent les chefs-d'œuvre au moment de leur découverte.

Dans le cadre d'un partenariat avec le Musée Guimet et le Festival Kyotographie, le Festival Photo de La Gacilly présentera une sélection des « Derniers samouraïs, premières photographies », présentée en 2015 à Kyotographie, ainsi que « La Route du Thé », exposition de la programmation 2016. Certains des tirages présentés proviendront de l'Atelier Benrido Collotype de Kyoto, l'un des derniers au monde à pratiquer ce procédé du tirage collotype, inventé en France il y a 150 ans, et qui a la spécificité de se situer au croisement de l'impression et du tirage photographique.

**KYOTOGRAPHIE**, Festival International de la Photographie, créé par Lucille Reyboz et Yusuke Nakanishi, se tient chaque année depuis 2013, sur quatre semaines, au printemps, à Kyoto. Les expositions sont réparties à travers la ville, avec une scénographie originale, dans des lieux alliant architecture traditionnelle et contemporaine.



© Université de Lyon / The University of Tokyo  
Mobilemuseum

# MUSÉE DE L'UNIVERSITÉ DE TOKYO ET UNIVERSITÉ DE LYON

## Jadis le Japon, regards figés par l'Occident

L'exposition de photographies « Jadis le Japon, regards figés par l'Occident » présente, dans une exceptionnelle série de portraits, des Japonaises et des Japonais de l'époque des premiers échanges diplomatiques entre l'Europe, et le pays du Soleil Levant. Ce Japon de la fin du shogunat et des prémices de la Restauration de Meiji est un archipel encore isolé, où fleurissent les traditions, fascinant les Occidentaux engagés sur la voie de la modernité industrielle. Ces derniers ont tenté, par des clichés et des récits de voyages, de fixer le canevas d'un monde peuplé de samourais, de geishas, d'empereurs et d'impératrices.

En effet, sur ces photographies apparaissent des personnes de divers âges, depuis des enfants jusqu'à des vieillards, et de diverses origines de cette société traditionnelle ; aux côtés de l'Empereur et de l'Impératrice, véritables divinités dans le Japon d'alors, figurent le shogun Tokugawa et son frère cadet, personnalités régnautes de la classe guerrière, ainsi que des seigneurs, officiers et émissaires envoyés en France en tant que représentants du gouvernement shogunal, ou encore des femmes issues des classes anonymes de la population citadine, des hôtelières, geishas, filles de joie et autres servantes des quartiers de plaisirs.

Sans doute ces japonais qui posent devant ce dispositif, alors inédit pour eux, qu'est l'appareil photographique, se confrontaient-ils ainsi à une civilisation occidentale faisant irruption dans leur monde.

Quant aux occidentaux, c'est à travers ces photographies qu'ils élaborèrent une certaine image du Japon, particulièrement stéréotypée, peuplée d'empereurs, de shoguns, de samourais, de musumés ou encore de geishas issus du Japon de la Restauration de Meiji.

Entre la réalité d'un pays regardé de l'extérieur et l'artifice propre à la pose photographique, entre la projection et la capture d'images, des enfants, des adultes et des vieillards japonais nous regardent aujourd'hui depuis 1860 et questionnent nos pratiques touristiques et documentaires, à l'aune de l'ère coloniale.

Exposition organisée dans le cadre du 150<sup>e</sup> anniversaire des relations diplomatiques entre la Suisse et le Japon, produite par le Musée de l'Université de Tokyo (UMUT) en collaboration avec l'Université de Lyon, coproduite par l'Université de Genève (UNIGE) et la Ville de Genève.

Production : Musée de l'Université de Tokyo (UMUT) et Université de Lyon

Commissariat : Yoshiaki Nishino (Directeur, UMUT)

Conception graphique : UMUT Works (Yoshiaki Nishino+Hiroyuki Sekioka)

Collection Christian Polak



© MOTOKI/EMON PHOTO GALLERY

## **MOTOKI**

### **SUMOS**

« Une fois par an, des tournois traditionnels de sumo sont organisés au sanctuaire Yasukuni-jinja en hommage aux dieux. En mai 2014, je m'y suis rendue. C'était la première fois que j'assistais à un tel tournoi. Il m'était difficile de regarder ces combats. Silencieux et inexpressifs, les lutteurs ne semblaient pas humains. Et la vue de leurs corps nus, dissonants, avait quelque chose de sacré, de mystique. J'ai souhaité tenter d'exprimer, au travers de la photographie, cette sensation de divinité que j'avais ressentie. » Motoki

Le profil de Motoki n'a rien d'ordinaire. Après avoir élevé seule deux enfants, elle devient, à 40 ans, avocate spécialisée dans les brevets. Sur son temps libre, elle prend des photos de matchs de baseball universitaire, se rend à Aomori pour photographier des chiens de combats, et s'aventure plus loin, à travers l'Asie, pour immortaliser des oiseaux et des chiens sauvages. En m'intéressant à son histoire personnelle, je suppose que Motoki a délibérément choisi ces endroits reculés pour parfaire sa photographie. Alternant son rôle de mère, avec celui d'avocate et de photographe, Motoki voit grandir sa passion pour la photographie, comme si elle avait toujours attendu que ne débute cette partie de sa vie.

Si chaque personne avait en elle un vaisseau qui nous propulse, et que ces vaisseaux étaient visibles, j'aimerais vraiment voir celui de Motoki.

S'affûtant, se concentrant sur sa passion, allant de l'avant jour après jour, le fond du vaisseau de la photographe Motoki doit certainement être très profond.

Seiji Komatsu, directeur de la galerie EMON.

**Kumiko Motoki est une photographe japonaise née en 1961 dans la région de Niigata, diplômée en sciences physiques à l'Université de Tokyo. En 2013, elle expose au « Japan Center of Photography graduation exhibition », sa série « Nora inu » à la iia Gallery, puis, en 2014, sa série « Sumo » à la galerie Emon, ainsi qu'à Paris à Fotofever. En 2013, elle reçoit le Prix Onaeba vol12 Yokohama, et en 2015, son livre « White Fang » obtient le second prix au Fotobook Festival de Kassel.**



© Takeyoshi Tanuma

# TAKEYOSHI TANUMA

## La mutation d'un Empire

Quand, dans la journée du 15 août 1945, les Japonais entendent pour la première fois, à la radio, la voix de leur empereur Hirohito, s'ouvre à nouveau une période d'immenses bouleversements, qui peut sembler analogue à celle créée, quatre-vingt-cinq ans plus tôt, par la révolution Meiji. Un monde s'écroule, tout un pays, toute une société sont à reconstruire. De ce cauchemar éveillé, la photographie est le terrain privilégié. Les photographes abandonnent alors les filtres qu'ils avaient dressés devant la réalité, filtre du pictorialisme ou filtre de la propagande, pour se plonger dans la réalité, une réalité brute qui donne du Japon une image sans fard. Fortement inspiré du travail de Henri Cartier-Bresson, Tanuma Takeyoshi immortalise dans les années 50 ce passage de la tradition au modernisme, en photographiant des scènes de rue qui doivent à l'esthétique du « moment décisif ». Ce Japon qui se cherche, cette population urbaine qui se métamorphose, ces jeunes qui adoptent un style volontairement occidental préfigurent la puissance économique qui est en train de naître, mais avec ses propres codifications et sans jamais renier son héritage culturel.

Né à Tokyo en 1929, Tanuma Takeyoshi obtient son diplôme à la faculté de Photographie en 1949 avant d'intégrer l'équipe de Sun News Photos. À partir de 1953, il est le photographe attitré de la maison d'édition Shinchosha et publie son travail dans plusieurs magazines, dont Geijutsu Shincho, qui lui commande des portraits de nombreux artistes japonais majeurs. De 1965 à 1972, il travaille pour Time Life, qui le charge de prendre des photographies d'enfants partout dans le monde. Tanuma voyage pendant 40 ans dans plus de 120 pays sur ce thème favori de l'enfance, qui fonde l'œuvre de toute une vie. À partir de 1995, et durant plus de dix ans, il préside la Société des Photographes Professionnels du Japon. En 2004, une grande rétrospective de son œuvre a été présentée à Tokyo, au Musée Métropolitain de la Photographie.



© Hiromi Tsuchida

# HIROMI TSUCHIDA

## En comptant les grains de sable...

127 millions d'habitants vivent aujourd'hui sur l'ensemble du territoire japonais, sur une superficie équivalente à celle de la Californie : l'une des densités les plus importantes au monde avec près de 340 habitants/km<sup>2</sup>. Certes, la population du Japon a entamé sa décroissance, marquée par une chute de la natalité et l'espérance de vie la plus élevée de la planète, estimée à 86 ans pour les femmes et à 79 ans pour les hommes.

Ce qui frappe le voyageur débarquant sur l'archipel, c'est cette foule, omniprésente dans les villes. Cette même foule qui a fasciné Hiromi Tsuchida au début des années 80 et qu'il a photographiée dans cette œuvre aux couleurs saturées, presque irréelle, mais sans qu'aucune image ne soit transformée ou mise en scène. Pour lui, chaque individu est un grain de sable, et il a cherché à comprendre la structure sociale de son pays par ce travail à la chambre sur la dynamique de la foule, lors de festivals, de moments de loisirs, de manifestations sportives, toujours dans la vie quotidienne. Les gens, ici, s'abandonnent au groupe, avec ce précepte permanent : ne jamais sortir du lot, ne jamais dévier de ce qui est accepté socialement. Il observe aussi la naissance du Japon moderne : l'effritement de la famille, la montée du matérialisme qui se mesurent à travers la façon dont la foule est structurée.

**Né en 1939 à Fukui, Hiromi Tsuchida a commencé une carrière d'ingénieur avant de se tourner vers la photographie en 1971. En 1978, il reçoit le prix Ina Nobuo pour son travail sur Hiroshima et les conséquences de la bombe atomique. Il développe en parallèle un regard artistique qui fait de lui un personnage incontournable de la scène photographique japonaise. En 2007, la rétrospective Hiromi Tsuchida's Japan est organisée au Musée Métropolitain de Tokyo où il est lauréat du prix Domon Ken, la plus belle récompense pour un photographe japonais. Ses œuvres sont aujourd'hui exposées au Moma de New York, à la Bibliothèque nationale de France à Paris, au San Francisco Museum of Modern Art et au J.Paul Getty Museum.**



© Yukio Ohyama

# YUKIO OHYAMA

## Le Mont Fuji

Il est le symbole du Japon, le point le plus haut du pays avec son sommet culminant à 3 776 m d'altitude, visible, par jour de beau temps, depuis la ville de Tokyo pourtant située à 100 km au nord-est. Il n'a cessé de fasciner les hommes depuis les temps anciens, imprégnant la littérature et la peinture de l'archipel nippon. Le photographe Ohyama Yukio vit face au mont Fuji et saisit depuis maintenant 40 ans les différents visages de cette montagne hors du commun, à laquelle il consacre toute son œuvre. « Le mont Fuji est une déesse qui s'amuse avec les hommes ». Depuis sa rencontre avec le mont Fuji en 1976, Ohyama n'a cessé de le photographier, à chaque saison de l'année, de tous les points possibles et imaginables. Portant jusqu'au sommet du Fuji-san un total de 25 kg de matériel photographique, il peut passer près de deux semaines à attendre le moment propice pour prendre la plus belle photo. « Le mont Fuji est une montagne capricieuse qui ne montre pas facilement un joli visage. C'est pour cela qu'il faut savoir attendre avec patience. Comme si j'étais devenu son esclave. Qu'il pleuve, qu'il neige ou sous un soleil de plomb, il n'y a qu'à attendre. Mais il y a parfois, l'espace d'un instant, des rencontres avec des paysages incroyables de beauté. À ce moment-là, une émotion indicible traverse tout mon corps. C'est pourquoi je finis toujours par retourner vers la montagne ». Pour rendre hommage à cette montagne sacrée et à l'incroyable travail d'Ohyama, trois immenses photos seront déployées au sein du village de La Gacilly. Pour que notre village de Bretagne soit, l'espace d'un été, recouvert d'une neige céleste.

**Né en 1952, Yukio Ohyama a débuté sa carrière photographique en 1971 avant de consacrer sa vie artistique au Mont Fuji dont il a publié une dizaine d'ouvrages. Pour cette œuvre exclusive, il a reçu en 2010 le grand prix de la Photographic Society of Japan.**



© Kazuma Obara

# KAZUMA OBARA

## Recommencer – Au-delà du Fukushima

Au Japon le 11 mars 2011, un puissant séisme de magnitude 9 a entraîné un violent tsunami qui a déclenché la catastrophe nucléaire de Fukushima. Le bilan est de 15 884 morts, plus de 6 000 blessés et près de 3 000 disparus.

### Recommencer – Au-delà du Fukushima

Dès qu'il apprend la catastrophe de Fukushima, Kazuma Obara démissionne de son emploi d'alors dans une compagnie financière et se rend immédiatement sur les lieux ; en trois jours, il est sur place. Il commence par photographier les lendemains du tremblement de terre et du tsunami, les dégâts, les décombres, les habitations détruites, les routes défoncées, les ports arrachés, les terres dévastées, le choc d'un théâtre de ruines.

Après une première rencontre avec un employé de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi (FDNPP) qui a perdu son travail, Obara décide d'enquêter sur ces hommes qui subissent des pressions de leur entreprise et des autorités pour ne pas témoigner ni montrer leur visage. Il rencontre plus de 100 travailleurs, dont certains sont très jeunes. Pour mieux comprendre, il va entrer dans la zone d'exclusion ; puis, aidé par certains de ces travailleurs, pénétrer à l'intérieur de la centrale FDNPP.

Ces rencontres humaines ont amené Obara à se demander comment la nature reprend son rythme, comment on vit après Fukushima : c'est que les cerisiers refleurissent, on s'alimente et on s'habille, on enterre les morts, les enfants jouent dans les jardins, puis vient le retour à l'école...

Né à Iwate, au Japon en 1985, Kazuma Obara est un photographe, membre de l'agence KEYSTONE. Après des études de sociologie à l'Université d'Utsunomiya, il poursuit un cursus de Photojournalisme à Days Japan Photo Journalism School, tout en travaillant dans l'industrie financière. Trois jours après les événements du 11 Mars 2011, il démissionne, et s'engage dans le photojournalisme. Ses photographies, non autorisées, prises à l'intérieur de la centrale de Fukushima Daiichi, ont été publiées par plusieurs magazines internationaux, dont le Guardian, Le Point, Courrier international, ZEIT, El Mundo et Days Japan, entre autres. Son premier livre, « Reset – Beyond Fukushima », est sorti le 10 Mars 2012 chez Lars Müller Publishers. Son exposition de portraits de travailleurs de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi, a été présentée plus de 30 fois au Japon et en Europe. Depuis, Kazuma Obara construit un travail sur ces victimes silencieuses, oubliées, sans visage, et une réflexion sur le livre photographique. Son 2<sup>e</sup> livre « Silent Histories » se penche, 70 ans après la guerre du Pacifique, sur les victimes cachées, ces histoires tues, par la communication d'un Japon fort, celui du « miracle économique ». Ce livre est finaliste du Prix « Paris Photo – Aperture Foundation photo Book Award » en 2014. Son 3<sup>e</sup> livre, qui sortira cette année, 30 ans après la catastrophe de Tchernobyl où il s'est rendu plusieurs fois, interroge la vie après, ou comment les saisons, les habitants reprennent leur rythme et déroulent le fil de la nature, des générations, de la vie.



© Takashi Arai

# TAKASHI ARAI

## Fukushima au daguerréotype

Lors de son premier voyage aux États-Unis, Takashi Arai, biologiste de formation et curieux de photographie, découvre un livre sur les essais nucléaires américains.

Sur les photographies, le nuage atomique, énorme, semblait éclater par la force de sa propre lumière, dans tous les sens, à la manière du rayonnement du soleil ; c'était comme si ces bombes atomiques savaient créer de nouveaux soleils.

Peu après, il visionne un film du nuage nucléaire, réalisé d'un avion qui suivait l'Enola Gay, le Boeing B-29 qui largua sur Hiroshima la première bombe A, le 6 août 45. En voyant ces images « oniriques », cette vision presque céleste, il pense immédiatement aux images de destruction d'Hiroshima et Nagasaki, montrant des corps saccagés, des chairs brûlées, des cauchemars de souffrance et d'horreur. Cette confrontation entre l'extrême beauté des images aériennes et l'extrême monstruosité des corps détruits, lui paraît comme une plongée brutale dans le réel, tout en laissant ces deux dimensions dans une distance irréductible.

« Le 11 mars 2011, la catastrophe de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi m'a soudain plongé dans la première exposition directe au danger nucléaire. La menace est là, réelle, mais la situation est toujours invisible. Je me tiens debout, au milieu de nulle part, dans les limbes, je marche dans cette terre dévastée, apocalyptique, avec à l'esprit les deux images extrêmes et opposées de Hiroshima et Nagasaki. Avec ma camera obscura et ma petite plaque d'argent exposée à ces éléments brûlés et brûlant encore par une centaine de soleils, j'attends là, retenant mon souffle, à l'affût, j'enregistre des signes, énigmatiques, invisibles, espérant que ces daguerréotypes, soient les empreintes incandescentes de la lumière irradiante, tels des micro-monuments porteurs de la mémoire de cette réalité. »

Car Takashi Arai appartient à cette génération d'artistes japonais dont le travail veut présenter les effets sociaux, émotionnels et psychologiques de la triple catastrophe (tremblement de terre, tsunami, catastrophe nucléaire) communément appelée au Japon « 3.11 ». À côté d'approches plus documentaires, photojournalistiques, de ses contemporains, Takashi Arai se distingue, donc, par le choix du daguerréotype. L'utilisation de cette technique est d'abord un processus relativement lent, artisanal, de réaction chimique. De fait, par son usage, il tente moins de rendre visible la destruction que représenter quelque chose de tout à fait invisible, la radiation nucléaire. Le **daguerréotype** est un procédé photographique élaboré par Louis Daguerre (1787 - 1851), qui produit une image sans négatif, en fixant directement l'image obtenue dans la camera obscura sur une surface d'argent pur, exposée directement à la lumière et développée aux vapeurs d'iode.

**Artiste basé à Tokyo, né en 1978, Takashi Arai est connu comme le seul daguerréotypiste contemporain au Japon. Il a découvert la photographie alors qu'il étudiait la biologie. À partir de 2010, il a commencé à s'intéresser au nucléaire et à utiliser la technique de daguerréotype. Dès 2011, il expose dans plusieurs institutions et événements au Japon et en Europe, dont le Getty Museum à Los Angeles et le Musée Guimet à Paris. En 2015, à l'occasion des 70 ans d'Hiroshima et Nagasaki, il publie « Monuments » chez T&M Projects.**

**En France, il est représenté par la galerie Camera Obscura.**



© Miho Kajioaka

## MIHO KAJIOKA

### Et, où les paons sont-ils allés ?

*Depuis quelques années j'avais pris des distances avec mon activité d'artiste, et étais devenue journaliste. En 2011, j'ai travaillé jour et nuit, notamment pour une chaîne de télévision étrangère, pour couvrir le tremblement de terre, le tsunami, et la catastrophe nucléaire au Japon.*

*Trois mois après la catastrophe, alors que j'étais en reportage dans la ville de Kamaishi où plus de 800 personnes avaient péri, j'ai trouvé un rosier en fleur près d'un bâtiment détruit. Le mélange de grâce et de destruction m'a évoqué un poème japonais :*

Au printemps les fleurs de cerisier

En l'été le coucou

En automne la lune

et en Hiver, la neige claire et froide.

*Ce poème du moine zen Dogen décrit l'éphémère, la fragile beauté du changement des saisons.*

*Ces roses ont fleuri simplement parce que c'était le printemps. Cette belle et simple déclaration, faite par les roses au milieu des ruines, m'a profondément marquée et m'a reconnectée avec l'art.*

### Et, où les paons sont-ils allés ?

*Juste après l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima, je trouvai un article sur ces paons qui sont restés dans la zone d'évacuation, étendue sur 20 km autour. Immédiatement, j'ai imaginé ces paons, marchant dans la ville déserte avec leurs magnifiques ailes déployées. L'image qui me venait à l'esprit était si éloignée de ce qui se passait à Fukushima. C'était comme si deux images différentes – la scène de ruines et de chaos, et les paons majestueux – se superposaient entre elles, mais sans se confondre, sans que cela crée une unité.*

*J'ai commencé à voir ces deux mondes, presque partout et constamment, après la catastrophe, en 2011. L'accident a eu un grand impact sur nous, et pourtant, la plupart d'entre nous ne savaient pas exactement ce qui s'était passé, ce qui se passait, et ce qui allait se passer dans l'avenir.*

*Tokyo a été choisie comme ville hôte des Jeux Olympiques de 2020. Certaines personnes évacuées ont commencé à rentrer chez elles et de nombreux agriculteurs et pêcheurs ont recommencé à travailler. D'autres sont partis loin, vers l'ouest, pour s'éloigner des usines de Fukushima.*

*Les saisons vont et viennent, les gens tombent amoureux, les enfants jouent...*

*Il n'est pas dans mon intention d'introduire une note pessimiste ou de romancer cette tragédie. De tous temps il y a eu des épreuves, et les belles choses sont toujours restées de belles choses...*

**Née le 21 février 1973 à Okayama, au Japon. À 18 ans, elle s'installe en Californie, où elle étudie à l'Art Institute de San Francisco, d'abord en section peinture, puis, peu à peu elle s'oriente vers la photographie. En 1995, elle s'installe à Montréal, au Canada, où elle poursuit sa formation en arts à Concordia University. Après son diplôme, elle retourne au Japon et exerce comme journaliste, productrice, documentariste, notamment pour des télévisions et médias étrangers. Après un an à couvrir la catastrophe de 2011 sur la côte pacifique de Tokohu – le séisme, le tsunami, la catastrophe de Fukushima –, pour une télévision brésilienne, elle décide de revenir à la photographie et à la pratique artistique. Elle expose dans divers pays à travers le monde, est lauréate de plusieurs prix, en particulier en Europe (Grande Bretagne, Allemagne, France, Italie,...), où elle participe aussi à des résidences (Norvège).**



© KIIRO/EMON PHOTO GALLERY

# KIIRO

## Eclats

« Chaque commencement est la fin de quelque chose, et l'achèvement de quelque chose est aussi le début d'une nouvelle histoire. Les bourgeons sont comme les étoiles dans le ciel. S'ouvrir et devenir fleur ; faner ; laisser une nouvelle graine. Portant le nom de l'univers lui-même, les fleurs du cosmos nous enseignent la force de la persévérance face à sa propre évolution, au regard de l'écrasante adversité. » Kiiro

Toute l'inspiration créatrice de Kiiro repose sur ces fleurs des champs, couramment appelées cosmos, qu'il photographie de manière régulière depuis 2009, si bien que celles-ci sont devenues le thème récurrent de son travail. Superposant ses clichés, Kiiro ajoute et retire des couches pour parvenir à un photomontage au style très personnel. Ainsi, au lieu de faire le « portrait » de ces cosmos, son travail pourrait être décrit de manière plus juste comme une recherche et une représentation visuelle de la poésie omniprésente dans ces champs de fleurs.

L'entrelacement emmêlé des tiges, les fleurs qui s'efforcent de pointer en direction des cieux, les bourgeons qui s'ébattent dans l'espace. L'approche complexe et picturale de Kiiro traduit sa propre vision des fleurs cosmos : un espace vaste, peut-être infini, fait d'ordre et d'une certaine beauté, mais également imprégné d'une sorte de sentiment que l'ensemble des combats de la vie sont inutiles.

Selon l'artiste, les cosmos sont semblables aux émotions d'un jeune garçon. Ils sont un peu comme une capsule témoin, remplis de rêves et de souvenirs pâles et distants.

Seiji Komatsu, directeur de la galerie EMON.

**Kiiro est un photographe japonais né en 1978. Diplômé de l'Université de Meisei, il a étudié la peinture à l'huile avant de devenir photographe. Outre le Japon, il expose en France, en Belgique et aux États-Unis. Il est lauréat de l'International Fine Art Photography Award, catégorie Junior, et 3<sup>e</sup> prix de International Photography Award en 2013. Il est représenté par la galerie EMON à Tokyo.**



© Eriko Koga / EMON PHOTO GALLERY

# ERIKO KOGA

## Issan

Pour une exposition en 2009, Eriko Koga se rend à Koyasan, village fortifié du Mont Kōya, au sud d'Osaka. Koyasan est un lieu très important et sacré pour le bouddhisme japonais : c'est le domaine du moine Kūkai, le fondateur du bouddhisme Shingon au IX<sup>e</sup> siècle. En 2004, il fut inscrit au Patrimoine mondial de l'UNESCO en tant que « site sacré et chemin de pèlerinage ». Cet endroit caché au milieu des montagnes bleutées, dans les nuages éphémères, ce sanctuaire monastique au plus près du ciel, si près même que le rayon du soleil y arrive directement tout comme les étoiles de la nuit, devient dès lors le sujet de sa prochaine série « Issan », une contraction de Koyasan.

Initialement centré sur le paysage, le projet s'affine. Eriko Koga se lie d'amitié avec les habitants et prend plaisir à les retrouver et se ressourcer auprès d'eux, tant et si bien, « qu'à la fin, les gens viennent avant les photographies ». Aussi réoriente-t-elle son travail autour de cette « authenticité du sentiment » : l'air brumeux du printemps, les lotus se balançant, une cigale d'automne se reflétant dans les bois, les neiges immobiles, la vie des gens... autant d'images pour exprimer les émotions et les rencontres qu'elle ressent pendant ses voyages là-bas.

On perçoit une résonance profonde dans les photographies de « Issan », une interaction sensible de coïncidences dans chaque événement. Pour utiliser une ancienne image japonaise, lorsque des pierres précieuses telles que le cristal ou le jade se touchent, un son délicat, presque imperceptible se produit. En vieux japonais le mot Tamayura (玉響) exprime cette légère vibration du temps. Un peu comme les instants fugaces évoqués dans « Issan ».

Cinq ans ont passé depuis le commencement de la série « Issan ». Jusqu'alors, certains lieux de Koyasan étaient interdits aux femmes, et Eriko Koga est la première photographe à y avoir eu accès. Ce n'est pas la modernisation de la société, mais l'approche sensible de Eriko Koga, son intégration personnelle dans le processus du projet, qui a rendu sa démarche elle-même, sincère et spirituelle : les portes se sont alors ouvertes naturellement.

**Née en 1980 dans la préfecture de Fukuoka, Eriko Koga est diplômée en Littérature française à la Sophia University de Tokyo (1999-2003) et à partir de 2002, elle s'initie à la photographie. Dans sa première série intitulée « Asakusa Zenzai », elle documente la vie d'un couple de personnes âgées dans la ville d'Asakusa. Ce travail la révèle. Elle connaît d'emblée un certain succès.**

**Présente dans de nombreux festivals (Pingyao et Guizhou en Chine, Angkor Wat Festival au Cambodge, BursaPhotoFest en Turquie, et au Japon bien entendu), elle est la Lauréate en 2015 du KG+Award à Kyoto, après avoir reçu plusieurs prix, dont « Nikkei NATIONAL GEOGRAPHIC Photo Award » ou le « Photo Documentary 'Nippon' 2004 » de Guardian Garden. Ses photographies sont aujourd'hui entrées dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France et du Kiosato Museum of Photographic Arts.**



© Lucille Reyboz

# LUCILLE REYBOZ

## Source

Les sources chaudes naturelles, lieux privilégiés de la religion shintoïste, s'étendent du nord au sud de l'archipel. Pour les Japonais, ces bains, pratiqués comme des rituels, expriment, d'une manière intime, leur rapport au monde et à sa propre vulnérabilité.

À Tokyo, cette quête de la nature pousse même les citadins à recréer des sources artificielles qui deviennent des refuges dans le chaos urbain.

Fascinée par le Japon, qu'elle découvre à l'occasion d'un voyage, tout comme par la relation entre l'homme et la nature, Lucille Reyboz découvre là-bas les « Onsen », ces sources chaudes, baignées d'une atmosphère étrange et féerique, lieux sacrés du Japon, fréquentés même pour les dieux, où l'on se baigne nu en pleine nature.

« Quand on va se baigner dans les Onsen, on dit qu'on retourne dans le ventre de la mère », explique Lucille Reyboz. S'impliquant dans son sujet, la photographe s'est rendue de nombreuses fois dans ces bains du Japon traditionnel, au cœur de la nature vénérée. Elle a composé sa série « Source ». Pour mieux saisir ces moments privilégiés où les corps s'abandonnent, se fondent avec la nature, tel un retour à la matrice originelle, elle a partagé ces bains avec les baigneuses. Les photographies qu'elle nous présente sont empreintes de ce sentiment de grand calme, de douce sérénité autant qu'elles restituent un univers intime, féminin, personnel, délicat et troublant. Avec grâce et sensibilité, Lucille Reyboz nous convie à un voyage hors du temps, dans un Japon secret et pudique, baigné d'une atmosphère étrange et féerique. Au-delà, elle chante une ode à la nature et au corps féminin.

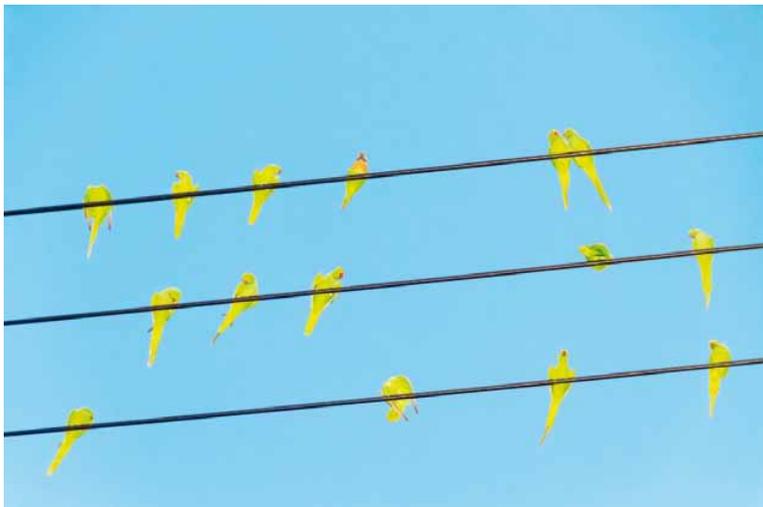
Fascinée par le Japon qu'elle découvre lors d'un voyage qu'elle fait avec Salif Keita en 1999, Lucille Reyboz décide d'y retourner régulièrement, jusqu'à s'y installer en fin 2007. Aujourd'hui, Lucille Reyboz est sans doute la plus japonaise des photographes françaises.

**Née en 1973, Lucille Reyboz a grandi à Bamako au Mali. D'abord portraitiste, elle a réalisé plusieurs pochettes de disque pour les labels Blue Note et Verve. Elle a publié ses premiers reportages dans Air France Magazine, Elle, Le Monde... Lauréate de la Fondation Hachette en 2001, avec un travail sur le Japon, le peuple japonais et son rapport à la nature, elle a exposé la même année à « Visa pour l'Image ».**

**Son premier voyage au Japon, en 1999, lui avait révélé la religion shintoïste, qu'elle a ressentie comme très proche de l'animisme africain.**

**Elle partage son temps entre l'Afrique et le Japon, poursuivant son travail sur la relation entre l'homme et la nature. Elle a réalisé avec Boris Van Gils un documentaire, Tata (2002), consacré au pays tamberma (Togo). En 2004, elle publie « Batammaba, bâtisseurs d'univers », chez Gallimard, puis « Source » aux Éditions de La Martinière en 2007.**

**Installée au Japon, elle crée en 2013 avec Yusuke Nakanishi, le Festival Kyotographie, qui se tient depuis, chaque année, en avril-mai.**



© Yoshinori Mizutani / IMA

# YOSHINORI MIZUTANI

## Les Perroquets de Tokyo

Yoshinori Mizutani est un enfant de la campagne. Il a grandi dans une petite ville de la province de Fukui, entouré d'une faune et d'une flore riches qui nourrissent son imaginaire d'enfant. Quand il emménage à Tokyo pour suivre une école d'art, il est perdu, bousculé, loin des repères de cette nature qui le structuraient.

Yoshinori Mizutani s'installe donc à Tokyo, à l'âge de 18 ans, dans le quartier de Setagaya, l'arrondissement le plus peuplé de la ville, résidentiel et traversé de grands parcs.

Un matin, il voit des oiseaux tournoyer dans le ciel, en nombre, en essaim, par centaines. Il est pris d'un sentiment étrange, se sent comme dans le film d'Hitchcock « Les Oiseaux ».

Chaque jour, ces oiseaux, très colorés, volent, se posent, dans l'orme en face de sa fenêtre, sur les fils électriques qui traversent sa rue, et Mizutani, frappé de leur présence incongrue, les observe : ce sont des sortes de perruches colorées, exotiques, des perroquets en fait. Ces oiseaux ne devraient pas être à Tokyo ; ils ont été rapportés des régions tropicales de l'Inde et du Sri Lanka où ils sont sauvages, pour être vendus au Japon comme animaux de compagnie, dans les années 1960 - 70. Puis, ils se sont adaptés à Tokyo, développés, multipliés par milliers. Aujourd'hui, leur plus grand nid est un Ginkgo du Tokyo Institute of Technology.

Mizutani entreprend de les photographier au flash, le soir, sur fond de ciel couleur crépuscule, et saisit ainsi, cette dichotomie entre animal sauvage et mégapole ultra technologique, ce hiatus entre son goût de la nature venu de son enfance à la campagne et son expression artistique, de culture urbaine et électronique.

Il poursuit son projet photographique d'exploration de la nature dans la mégapole tokyoïte, dont il parcourt les parcs et scrute les rivières aussi bien que le ciel. Yusrika est le nom d'un insecte, une sorte de petit moucheron, très fin, qui vit près des étangs, formant aussi des nuées. Photographiés au flash, chaque yusrika devient une petite bille de lumière blanche, se transforme en un objet un peu fantastique, comme une petite féerie de la nature.

L'artiste qui a grandi entouré de montagnes, observant les lucioles autour des criques et les libellules rouges volant au-dessus des rizières, s'émerveillant des lumières argentées sur la neige, et de la floraison des arbres au printemps, est tout autant un enfant de la génération Tumblr-Facebook-Instagram dont les images se comprennent dans le grand mur des JPEG d'Internet. Ses photographies lui permettent d'explorer, de réfléchir et d'exprimer sa relation avec la nature et sa propre histoire.

**Yoshinori Mizutani, né en 1987, vit et travaille à Tokyo. Il est diplômé de l'École de photographie de Tokyo en 2012. Il a remporté un certain nombre de prix prestigieux dont le Prix Japan Photo en 2013 ainsi que de le Foam Talent d'Amsterdam et LensCulture Emerging Talents Top 50 en 2014.**



© Sohei Nishino / IMA

# SOHEI NISHINO

## Villes – Diorama Cities

Sohei Nishino présente des dioramas de grandes villes japonaises, sortes de cartes photographiques géantes composées de plusieurs milliers d'images.

Pour construire un diorama, Nishino se promène dans les rues d'une ville pendant plusieurs semaines, en explore de nombreux points de vue, et en rapporte des milliers de photographies qu'il imprime ensuite minutieusement, l'une après l'autre, puis les assemble pour former une image telle une évocation des gravures de cartes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au premier abord, l'image s'apparente à une vue aérienne de la ville, mais en s'approchant de plus près, on distingue un plan en trois dimensions ; 2D et 3D se répondent pour faire perdre la notion d'échelle et de perspective.

Si la localisation géographique est précise, les échelles sont modifiées et les emplacements parfois répétés à la manière de nos propres souvenirs devenant flous avec le temps et l'espace. De loin, ces cartes sont presque abstraites, jusqu'à ce que nous les examinons en détail, et c'est alors que le processus complet du diorama se déroule – tel le théâtre de sa propre ville qui se jouerait en miniature.

« Je marche à travers ces villes, appareil photo en main, pour prendre une multitude de clichés, afin de les combiner, un à un, selon mes souvenirs, et élaborer ainsi une représentation géographique qui formerait le portrait d'un lieu. »

Car le résultat, à la fin, est tout sauf une carte géographique précise ; il est davantage la ville telle qu'on la voit à travers le regard d'un individu, une trace de son passage dans les rues, une expression de ce que l'on ressent du microcosme, de la vie et de l'énergie qui composent une ville. Le diorama est une représentation cartographiée subjective de cette expérience ; il est l'expression d'une ville à travers des souvenirs et des images.

Les cartes dioramas de Nishino combinent la photographie, le collage, la cartographie et la psycho-géographie pour créer de grandes images-gravures de paysages urbains. Puisant leur inspiration dans l'œuvre du plus célèbre des cartographes japonais Ino Tadataka (XVIII<sup>e</sup> siècle), ces cartes photographiques ré-imaginent les villes visitées.

**Sohei Nishino est un photographe japonais né en 1982, diplômé de l'École d'Arts d'Osaka en 2014. Gratifié du Excellence Award of Canon New Cosmos of Photography en 2005, il a participé à plusieurs expositions collectives, festivals internationaux dont Contemporary Japanese Photography vol.10 au Tokyo Metropolitan Museum of Photography (2012), A Different Kind of Order: the ICP Triennial à l'ICP à New York (2013). En 2013, il a reçu le prix jeune talent de la Photographic Society of Japan et a été sélectionné parmi les artistes du Foam Talent Call 2013 du Foam Magazine.**



© Shoji Ueda/ Shoji Ueda Office

# SHOJI UEDA

## Un Regard poétique

« Je ne fais que des photos qui me plaisent. »

« J'aime introduire dans des paysages naturels des éléments artificiels. J'aime bien que l'on sente une légère intervention du photographe. »

« Les dunes, c'est mon studio. On ne peut pas trouver d'arrière-plan plus parfait, car l'horizon est étirable à l'infini. Je dirais que la dune est un paysage presque naturellement photographique. C'est la nature, mais réduite à un fond unique. »

Shoji Ueda

L'œuvre du photographe japonais Shoji Ueda occupe une place singulière dans l'histoire de la photographie du xx<sup>e</sup> siècle.

Face à la mer, avec du sable à perte de vue, Shoji Ueda ne se lasse pas de mettre en scène sa famille, ses amis, ses voisins. Dans ses chères dunes de Tottori, tout près de chez lui et à 800 km au sud-ouest du bouillonnement tokyoïte, il élabore dans une série fleuve réalisée entre 1949 et 1980, des fables de l'imaginaire, empreintes d'humour et d'une candeur toute poétique. Il se fait metteur en scène d'un monde ludique et tendre. Il chronique le chant de l'enfance dans un théâtre joyeux parfois, curieux toujours.

En aventurier sédentaire, il expérimente les techniques, pose son regard amusé sur tout ce qui l'entoure, explore le paysage au fil des saisons, chorégraphie inlassablement des personnages comme épinglés sur l'horizon, à moins que ce ne soit sur le fil du temps.

Il y a du Magritte dans ses images, du Jacques Tati aussi et du Man Ray, quand il expérimente les techniques, et du Kertesz quand il s'amuse avec les lignes. Au final, c'est à Lartigue qu'il aime se référer.

Entre fantaisie et quête d'un bonheur qui s'enfuit, il édifie ainsi un théâtre onirique dans un univers poétique et ludique, une sorte de voyage immobile dans la rêverie et le fantasque.

**Né en 1913 dans une petite ville du sud-ouest du Japon, Sakaïminato, où il résidera toute sa vie, diplômé de l'Oriental School of Photography de Tokyo, Ueda décide d'ouvrir son propre studio, qu'il tient avec sa femme, studio qui est aussi une boutique de films et de matériel photographique. Très impliqué dans l'animation des photo-clubs, il aime partager sa passion. Ueda se considérait comme un amateur. Il s'est attaché à préserver, sa vie durant, une farouche indépendance esthétique, se tenant à égale distance du courant post-pictorialiste et des avant-gardes.**

Remarquées à la fin des années 1950 par Edward Steichen, ses photographies figurent en bonne place dans la fameuse exposition consacrée à la photographie japonaise au musée d'Art moderne de New York en 1960. S'ensuivront expositions et rétrospectives dans plusieurs grands musées et institutions à travers le monde. Dès lors, on lui reconnaît l'une des œuvres les plus attachantes de la photographie japonaise du xx<sup>e</sup> siècle. Au Japon, son rayonnement est immense. En 1995 à Kishimotocho, dans sa région de Tottori, est inauguré le Shoji Ueda Museum of Photography, totalement dédié à son œuvre. Il meurt en 2000 dans sa ville natale.

**LA GACILLY**

**UN AUTRE**

**REGARD**

**SUR LE MONDE**



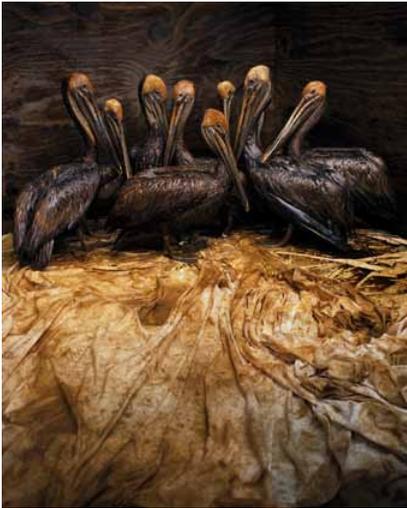
© Paul Nicklen / National Geographic Creative

## **PAUL NICKLEN**

### **Sous les glaces, s'éteignent les espèces**

« Mes photos peuvent donner vie aux royaumes polaires et, je l'espère, faire naître la volonté passionnée de les préserver ». Pas étonnant que Paul Nicklen soit surnommé le maître de la banquise : né en 1968 dans l'Arctique canadien, il a passé son enfance parmi les Inuits de la Terre de Baffin. Il se souvient : « Nous n'avions ni radio, ni télévision, ni téléphone. Ma vie entière se déroulait au grand air. Quand j'ai eu 7 ans, j'ai emprunté le piolet de mon père, escaladé une montagne et creusé un trou dans la glace pour pêcher un omble chevalier. Je m'amusais, mais j'apprenais aussi à survivre dans cet environnement. Je passais des heures, sous des températures à  $-30^{\circ}\text{C}$ , à regarder les bélugas nager sous l'eau cristalline. » C'est de là que lui vient sa passion pour l'observation de la faune des terres polaires. Un temps biologiste pour le gouvernement canadien, il prend conscience qu'il n'est pas fait pour ce métier : « Je n'étais pas un très bon scientifique. Je crois que je n'ai jamais pu me faire à l'idée de convertir des éléments naturels en données informatiques ». Il décide alors de se lancer dans la photographie, le seul moyen, selon lui, de sensibiliser les gens sur les périls qui menacent les espèces sauvages de la région. Plongeur sous-marin capable de résister aux froids les plus intenses, exceptionnel cadreur et révolutionnaire dans ses méthodes de prises de vue, membre du prestigieux magazine National Geographic, il est considéré aujourd'hui comme l'un des plus grands photographes animaliers. Le défi de Paul Nicklen consiste à s'approcher au plus près des animaux dans leur milieu naturel, en bravant les eaux glaciales du Grand Nord : des mois durant, il peut suivre le morse de l'Atlantique, imprévisible et dangereux, le léopard des mers, le manchot ou l'ours polaire, capturant des clichés jamais vus de cette faune en sursis. Car tous ces êtres vivants sont menacés. Les scientifiques s'accordent en effet à dire que la mer de glace en Arctique est entrée dans une « spirale mortelle » du fait de l'augmentation des températures. Avec le réchauffement climatique, les glaces de la région auront totalement disparu, et de nombreuses espèces endémiques pourraient ne pas y survivre. La beauté de ces clichés prend dès lors toute sa dimension...

**Photographe de l'extrême, Paul Nicklen a reçu plus d'une trentaine de prix, dont 5 World Press Photo, et 14 BBC Wildlife Photo. Il est également membre de la Ligue Internationale de Protection de la Nature.**



© Daniel Beltrá

# DANIEL BELTRÁ

## Pollutions et marées noires

Les pollutions dues à nos activités achèvent de faire de nos mers et océans une gigantesque poubelle. Avec, en premier lieu, les pollutions dues au passage des pétroliers et des chimiquiers, ou aux plates-formes pétrolières. Un phénomène que le photographe espagnol Daniel Beltra a voulu illustrer par des images d'une terrifiante beauté.

Le 20 avril 2010, en plein Golfe du Mexique, la plate-forme pétrolière Deepwater Horizon explose et laisse échapper 780 millions de litres dans la mer. En quelques jours, une nappe de pétrole brut s'étend à la surface des eaux sur des dizaines de kilomètres. Le désastre environnemental est sans précédent et durable. Si cet évènement fait la Une des magazines pendant plusieurs jours, les scientifiques estiment aujourd'hui que 75 % du pétrole déversé se trouve encore dans la nature et s'est déposé dans les fonds marins. À travers des photographies aériennes au large de la Louisiane, Daniel Beltrá photographie des traînées de pétrole qui, vues d'en haut, semblent former un tableau fait d'orange et de bleu ; il saisit ces incendies et leurs fumées noires au cœur de l'océan, ces barrages flottants formés pour contrôler la marée noire, mais aussi ces pélicans recouverts d'huile et condamnés à une mort certaine.

« Je puise mon inspiration dans la beauté et la complexité de la nature. Mes photographies montrent l'ampleur des transformations que subit actuellement notre monde du fait des pressions créées par l'homme », déclare Daniel Beltrá. On en retiendra un constat fort pour l'environnement, dans lequel se confondent perfection technique et œuvre d'art, rendant ces images, par leur simplicité et leur construction graphique, à la fois magnifiques et extrêmement choquantes.

**Né à Madrid, mais résidant à Seattle (États-Unis), Daniel Beltrá, biologiste de formation, s'est toujours passionné pour les questions environnementales, dénonçant la main de l'homme sur son milieu naturel, magnifiant les espaces vierges, dans une démarche photographique à la fois journalistique et artistique. Ses images de déforestation en Amazonie ou des dangers du réchauffement climatique sur les écosystèmes de l'Antarctique ou de l'Arctique, conjuguent beauté et cri d'alarme. Ce travail sur la marée noire du Golfe du Mexique lui a permis d'être lauréat du prestigieux Wildlife Photographer of the Year en 2011. Titulaire de nombreux prix, ses reportages sont régulièrement publiés dans la presse internationale, The New Yorker, Time, The New York Times, Le Monde ou El País.**



© Pierre Gleizes

# PIERRE GLEIZES

## Un plaidoyer contre la surpêche

Dans les océans, nous sommes habitués à puiser sans limite poissons et fruits de mer que nous aimons manger. Parce que les fonds des océans nous sont invisibles, nous avons imaginé qu'ils étaient sans limite. Or, la pêche est une activité de prélèvement sur un stock : plus on pêche, moins il y a de poissons pour se reproduire et renouveler le stock initial. Parce que nous avons oublié cette évidence, nous pratiquons une pêche industrielle qui épuise les fonds marins. La pêche illégale se développe, comme si la mer devait être une zone de non-droit. Les prises accessoires, c'est-à-dire les organismes capturés pendant des opérations de pêche, qui ne les visaient pas, comme les éponges, les requins, dauphins ou tortues, peuvent représenter jusqu'à 80% des prises, probablement 20 millions de tonnes par an rejetées à la mer, soit l'équivalent d'un poisson pêché sur quatre. Les scientifiques peuvent bien tirer la sonnette d'alarme, les politiques laissent perdurer ce massacre. Les industriels ont carte blanche. Les intérêts à court terme déterminent les décisions politiques.

Cette exploitation sans limite de nos océans, et plus généralement de notre planète, a des effets directs et manifestes sur la biodiversité marine. De nombreuses espèces sont en voie d'extinction, les baleines, les dauphins, les requins, la morue ou le thon rouge. Mais la liste est plus longue. Ce sont 80% des espèces commerciales, qui sont surexploitées. Au rythme actuel, il n'y aura plus de poissons dans les océans d'ici 2050. Que ferons-nous ce jour-là ? Cette question se pose déjà pour le milliard de personnes sur terre qui dépendent totalement des produits de la mer pour leurs apports en protéines animales. La destruction de la biodiversité marine est aussi un enjeu de sécurité alimentaire pour l'homme.

En 1980, à l'âge de 23 ans, Pierre Gleizes embarque sur le Rainbow Warrior comme photographe et membre d'équipage. Compagnon de route de Greenpeace depuis plus de trente ans, témoin privilégié des actions non violentes de ce mouvement précurseur de la prise de conscience environnementale, il devient, avec son appareil photo, un acteur majeur de leur médiatisation. Ce travail que nous vous présentons résulte des nombreuses campagnes menées par le photographe pour témoigner des excès de cette surpêche, au large de l'Afrique, en Ecosse, en mer de Chine. Ces images ont fait le tour du monde et dénoncent plus sûrement que les mots.

**Fondateur du service photo de Greenpeace International, Pierre Gleizes, né à Paris en 1956, accompagne depuis toujours les actions de ce mouvement. Après sept années passées chez Associated Press, il devient photographe indépendant en 1991 et se spécialise dans les reportages ethno-géographiques. Depuis 2009, cet amoureux de la mer vit en nomade sur le réseau fluvial français à bord du Nicéphore, une existence qui lui permet de mieux approcher les hommes et leur environnement et de faire face à l'imprévu.**



© Daesung Lee

## **DAESUNG LEE**

### **Sur le rivage d'une île en sursis**

La petite île de Ghoramara, située à l'orée du delta du Gange, dans le golfe du Bengale, en Inde, est menacée. À la suite du réchauffement climatique et de l'élévation du niveau de la mer qui a débuté dans les années 1960, le rivage de cette île est emporté, petit à petit, à chaque marée. Depuis les années 1980, c'est plus de 50 % du territoire de l'île qui a disparu, tandis que les deux tiers de la population ont dû quitter l'île. Les 2 000 habitants qui restent, agriculteurs et pêcheurs, ne doivent leur subsistance qu'aux ressources de l'île. Selon des rapports récents, Ghoramara sera complètement submergée d'ici à vingt-cinq ans. Le gouvernement indien a déjà élaboré un plan d'évacuation vers l'île de Sagar, située en aval sur le Gange, mais il ne garantit ni aide financière ni compensation aux villageois déplacés. Tout en rendant hommage à la population de Ghoramara, Daesung Lee souhaite que ses images fantomatiques entraînent une prise de conscience des effets ravageurs du réchauffement climatique. Sous un soleil brumeux, cernés par l'omniprésence de l'eau, ses modèles se tiennent au milieu des vestiges de leur île, seuls et impuissants.

« Le rivage de Ghoramara porte les traces d'un monde disparu », déclare le photographe. « Avec le recul du littoral et la disparition de la végétation, apparaît un paysage à la beauté étrange. J'ai fait le choix de faire poser les habitants sur le rivage, ce qui rend la beauté des lieux encore plus irréelle. Et pourtant, ces scènes sont bien réelles. Elles témoignent d'un monde qui va disparaître. Elles illustrent le sort tragique de ces habitants qui n'auront un jour d'autre choix que de quitter leur île. Un jour, cette île où ils ont vu le jour ne sera plus qu'un souvenir. La mer engloutit leur passé, alors que leur futur semble bien incertain. »

**Né en 1975 à Busan (Corée du Sud), Daesung Lee est diplômé des Beaux-Arts, section photographie, de l'université Chung-Ang de Séoul. Après ses études, il a, un temps, voyagé à travers le monde avant de se consacrer, à partir de 2007, à la photographie documentaire, style qu'il considère le mieux adapté à son engagement social. Une grande partie du travail de l'artiste traite de la mondialisation et son impact sur l'environnement. Son dernier projet FUTURISTIC ARCHAEOLOGY illustre la désertification en Mongolie, avec 75 % du territoire concerné par ce risque. Ses travaux sont repris entre autres par The Guardian, La Repubblica ou M, le magazine du Monde.**



© Shiho Fukuda

# SHIHO FUKADA

## Supertankers : les forçats du Bangladesh

À quelques kilomètres de Chittatong, sur la côte est du Golfe du Bengale, un homme est suspendu à l'arrière de l'hélice menaçante d'un vieux cargo. Avec un chalumeau et ses mains nues pour seuls outils, il fait partie de cette horde d'ouvriers chargés de démanteler pièce par pièce la carcasse d'un navire abandonné. Chittagong, la deuxième ville du Bangladesh et premier port du pays, accueille les bateaux qui viennent mourir quand personne ne sait plus quoi en faire. Sur plus de 13 km, supertankers désossés et icebergs d'acier se succèdent à perte de vue. Les monstres marins en fin de vie proviennent d'Allemagne, de Singapour et même de France. Ils sont plus de 200 bateaux poubelles à venir ainsi s'échouer ici en fin de vie, après avoir sillonné les océans. Au Bangladesh, 60 % de l'acier consommé vient des chantiers de Chittagong, recyclé à bas coût dans des conditions inhumaines, en dehors de toute norme de sécurité.

La photographe Shiho Fukada est parvenue à se rendre sur ces cimetières marins et a partagé le quotidien miséreux de ces travailleurs dont 20% sont âgés de moins de 15 ans. Un véritable enfer accentué par ces images réalisées de nuit ou dans une lumière crépusculaire. On ne compte plus ceux qui finissent estropiés, blessés ou tués sur ces épaves aussi hautes que des immeubles de 20 étages, mesurant jusqu'à 300 mètres de long, et contenant les substances les plus toxiques telles que l'amiante, le plomb et autres matériaux lourds. L'ONG Shipbreaking Platform a récemment relaté l'histoire de Khorshed Alam, un adolescent de 16 ans qui a été tué, écrasé par une plaque de métal sur l'un de ces bateaux : il travaillait 12 heures par jour, pour un salaire quotidien de 3 dollars.

**Shiho Fukada est une photojournaliste et documentariste japonaise. Elle partage son existence entre Boston et Tokyo après avoir vécu à Pékin. Diplômée de littérature anglaise, elle a d'abord travaillé dans la publicité de la mode en tant que chargée de compte, avant de devenir photographe et de se spécialiser sur les questions de société, au Japon, en Chine et en Irak notamment. Elle a remporté de nombreux prix, dont un Visa d'or, un World Press Photo et le UNICEF Photo of the Year. Ses reportages photographiques ont été publiés dans The New York Times, Stern, Le Monde ; ses documentaires sont diffusés sur CNN ou MSNBC.**



© Olivier Jobard / Myop

# OLIVIER JOBARD

## Mers d'exil

Les océans, les mers, peuvent être aussi le théâtre d'une douloureuse actualité. Ces derniers mois, les projecteurs ont été braqués sur ces femmes, ces hommes, ces enfants, ces familles entières fuyant les combats et les atrocités de la Syrie à la recherche d'une terre d'accueil. En 2015, plus d'un million de migrants sont arrivés en Europe par la terre, mais aussi par la mer. Les naufrages se sont multipliés aux portes de l'Europe et plus de 3 000 malheureux ont péri au cours de leur périple.

Après avoir parcouru le monde d'une zone de guerre à une autre, Olivier Jobard, photographe de l'agence MYOP, a choisi de concentrer son travail sur les questions migratoires. Depuis plus d'une décennie, il documente les routes et le quotidien des migrants en privilégiant la longue durée et la proximité. En trois reportages, cette exposition « Mers d'exil » suit les destinées de trois familles sur cette fuite pour l'Eldorado. Pour mieux comprendre, derrière cette notion impalpable et impersonnelle d'afflux massif, qui sont ces réfugiés qui acceptent de tout perdre, leurs racines, leur pays, leur maison, et risquent leur existence dans le seul espoir d'une vie meilleure. En 2004, Olivier Jobard rencontre Kingsley, un jeune homme de 22 ans qui décide de quitter le Cameroun pour l'Europe. Son voyage clandestin à travers l'Afrique et l'Océan Atlantique durera plus de huit mois. En 2011, à la chute de Ben Ali, comme des milliers d'autres Tunisiens, Slah a cru qu'il pourrait offrir une vie meilleure à sa famille en rejoignant la France. Sur un chalutier de fortune, il a traversé la Méditerranée et s'est échoué sur l'île italienne de Lampedusa. Au bout du voyage, la désillusion. En 2015 enfin, Ahmad a quitté, avec sa femme et ses deux enfants, sa terre sanglante de Syrie. Comme des milliers d'autres, ils ont débarqué sur l'île grecque de Kos avant de rallier la Suède : un périple de tous les dangers, de 4 000 km, à travers 9 pays... À une époque où les migrants sont représentés comme des hordes sans visage, ces « aventures » humaines nous montrent les héros discrets de notre monde globalisé.

**Né en 1970, ancien membre de l'agence Sipa Press jusqu'en 2011, Olivier Jobard a été notamment récompensé par le Povi Award Of Excellence en 2000, le prix du World Press Photo catégorie contemporaine en 2005, un Emmy Award du documentaire en 2006, et deux Visas d'or, News en 2004 et Magazine en 2011.**



© Guillaume Herbaut

# GUILLAUME HERBAUT

## Morbihan, des îles en hiver

Un petit tour de bateau, en provenance de Vannes ou de Quiberon, et voilà que l'on débarque dans un autre monde, celui du Canard et du Caneton ! C'est ainsi que l'on surnomme Houat et Hoedic, deux terres de marins sans voitures, deux îles faisant face à l'océan, protégées par une succession de falaises. Au cœur du golfe du Morbihan, l'île aux Moines, quant à elle, veille en avant-poste sur les terres bretonnes. Trois petits coins de paradis qui font le bonheur des estivants qui viennent, l'espace de quelques mois, se ressourcer loin du continent. Les chiffres, à cet égard, sont éloquentes : à Houat, 3 000 habitants l'été, 230 l'hiver. Même phénomène pour Hoedic et l'île aux Moines qui voient leur population se multiplier par dix aux plus belles heures de juillet et d'août.

Pour cette édition consacrée aux océans, et avec le soutien du Conseil départemental du Morbihan, nous avons demandé au photographe Guillaume Herbaut de partir à la découverte de ces trésors de notre département, quand les estivants ont disparu, quand le froid a fait son apparition, quand les tempêtes viennent balayer les côtes de ces frêles esquifs, quand les îliens enfin se retrouvent entre eux. Un essai photographique qui montre le visage véritable, la nature sauvage de ces morceaux de terre. On est d'une île plus que d'un pays. L'insularité surpasse la nationalité et forge les caractères. Les insulaires ne sont pas des gens de salon. Ils font preuve d'un caractère rebelle, voire taiseux. Pour son île, on se battrait jusqu'au naufrage. Et c'est précisément en hiver qu'il faut aborder Houat ou Hoedic, pour saisir la vraie vie fouettée par les déferlantes, le quotidien de ses habitants dépendant du continent pour les navettes de bateaux qui conduisent les plus jeunes vers leur collège, et les autres pour se ravitailler. Vivre dans une île à l'année oblige à se soumettre au climat, aux vents, aux courants. Une exposition pour faire la lumière sur un monde à part...

**Né en 1970, Guillaume Herbaut est photojournaliste. En 1995, il a cofondé le collectif l'Œil Public, avant de rejoindre Institute en 2011. Parallèlement à des commandes pour la presse, son travail documentaire le conduit dans des lieux chargés d'Histoire dont il interroge les symboles et la mémoire afin d'en révéler les drames invisibles : Tchernobyl, Auschwitz, Nagasaki, et plus récemment le conflit en Ukraine. Ses photographies ont notamment été exposées à Visa pour l'Image mais aussi au Jeu de Paume, à Paris, ou encore projetées aux Rencontres d'Arles. Il a reçu deux World Press Photo, le prix Niépce et publié six monographies.**



© Anita Conti / Agence VU'

# ANITA CONTI

## La dame de la mer

Anita Conti avait su, dès le milieu du siècle dernier, percer un univers où les femmes restaient à quai. Passant d'un navire à l'autre, d'une mer à une autre, elle a su s'imposer auprès des marins, partageant leur quotidien d'angoisses et de bonheur, distillés par les traits de chalut, le poids des lignes et l'écume des tempêtes. Scientifique avant tout, elle fut une des premières à prendre en compte la véritable dimension des pêches maritimes au regard des besoins des populations à nourrir. Confrontant ses recherches aux réalités du terrain, elle savait alors se faire pédagogue pour transmettre aussitôt les enseignements tirés. Tendre et aigu, son regard photographique est humain, intime, sincère, aimant. Des images pleines de courage et d'énergie sur le sens profond des éléments et du combat de ceux qui s'y confrontent, sans autre sensationnalisme. Des images comme autant de documents d'une époque révolue. Des images qui n'en sont pas moins visionnaires. Car Anita Conti a perçu les dangers d'une exploitation irraisonnée de la mer et ses ressources, à une époque où celle-ci semblait inépuisable. Des décennies plus tard, ses photographies semblent prémonitoires et demeurent d'une étonnante actualité.

**Anita Conti est née en 1899. Écrivain, photographe, première femme océanographe, elle fait partie de ces personnages d'exception qui traversent le siècle en aventurier passionné et libre. Elle nous a quittés en 1997 à Douarnenez, dans le Finistère, par un soir de tempête, qui était aussi un soir de Noël. Elle laisse une œuvre trop souvent oubliée, forte de 40 000 clichés exceptionnels, sur ces océans qu'elle connaissait si bien, sur ces marins bretons qu'elle accompagnait à bord de leurs navires. Le Festival de La Gacilly a souhaité rendre hommage à cette grande dame de la mer qui a consacré l'essentiel de sa vie et de son énergie au monde de la pêche.**



© Benjamin Deroche et Jean-François Spricigo

# BENJAMIN DEROCHE ET JEAN-FRANÇOIS SPRICIGO

## Le socle des choses

Œuvre numérique projetée, réalisée dans le cadre d'une Résidence d'artiste au Phare du Créac'h, île d'Ouessant, en janvier 2016. Création.

Île de l'Océan Atlantique, distante de 20 km de la côte ouest du Finistère, Ouessant est la terre la plus occidentale de la France métropolitaine, son nom, issu de Uxisama (Ουξιζαμη), signifiant « l'île la plus haute » ou « l'île la plus éloignée du continent ».

Le phare du Créac'h (« promontoire » en Breton) situé à l'extrémité ouest de l'île, reconnaissable avec ses bandes noires et blanches, accueille aujourd'hui le Musée des Phares et Balises, et des résidences d'artistes organisées par le Conseil départemental du Finistère.

Le Festival de La Gacilly présentera la projection de cette œuvre pour écran, réalisée en commun par les photographes Jean-François Spricigo et Benjamin Deroche. Elle est constituée de photographies, textes, sons, vidéos, produits lors de leur Résidence au Phare du Créac'h en janvier 2016. Elle traite de cette expérience partagée de l'écriture artistique, hors du monde et le temps d'un hiver, de la plongée en soi et de l'abandon à l'océan, de ce dialogue entre vent de la mer et souffle de la création.

*Nous y voilà, à l'inspiration du souffle.*

*Marcher au bord de l'eau, au bout d'un monde, d'île en île, points de suspension vers cette phrase à écrire.*

*Un air d'ailleurs, de sel, de larmes de froid, de soi, et tout entier emporté. Ailleurs.*

*Respirer l'ensemble, à la scansion d'un pas de deux, explorer les vents. À l'infini nous rassembler.*

**Jean-François Spricigo** : né en 1979 en Belgique, diplômé en Images à l'INSAS, Bruxelles en 2002. Prix de Photographie de l'Académie des Beaux-Arts (2008), Prix découverte des Rencontres d'Arles (2009), Casa Velasquez (2012), artiste associé au Centquatre Paris (2014). Collabore régulièrement avec d'autres artistes (Marcel Moreau, Albin de la Simone, Alexandre Tharaud...), et publie aussi des œuvres littéraires.

**Benjamin Deroche** : né en 1981 en Bretagne. Docteur en photographie et analyse visuelle de l'Université de Bretagne occidentale et Maître de conférence en Art. Expositions sous forme de parcours dans 4 musées bretons (été 2015), au CAP à Brest (2014 et 2016), Mois de la Photo à la Galerie Française Paviot à Paris (2014), et a publié plusieurs livres photographiques.

# LA PHOTOGRAPHIE ÉMERGENTE

Les Océans

Dates de l'appel à participation : du 8 février au 15 mars 2016

## Un thème : les océans

Dans le cadre sa 13<sup>e</sup> édition, le Festival Photo ouvre ses portes à la participation afin de soutenir la photographie émergente ! Cet appel à participation repose sur le thème des océans : photographie naturaliste, catastrophes naturelles, flux humains ou de marchandises, photographie plasticienne... Les océans sont au cœur de la mondialisation et de grands changements. Exposé à La Gacilly en 2014 et travaillant actuellement sur une commande photographique sur les îles du Morbihan pour l'édition 2016, le photographe Guillaume Herbaut parraine cette première édition d'une galerie dédiée à la photographie émergente.

## Un engagement pour la photographie émergente

Les photographes sélectionnés auront l'opportunité d'exposer une sélection de leurs photographies dans une galerie dédiée à la photographie émergente au Festival Photo La Gacilly. Plus qu'une exposition, les lauréats bénéficieront d'un accompagnement au travers de grands rendez-vous, visant à les aider à se professionnaliser dans leur démarche artistique, ainsi que sur les nombreux aspects entourant la profession de photographe : un accompagnement autour de l'editing et de la préparation d'une exposition par des experts de la profession, des rencontres avec la presse et de nombreux professionnels de la photographie lors de l'inauguration de l'édition 2016 du Festival Photo, des lectures de portfolio et échanges avec des photographes professionnels, des conseils dans la diffusion vers d'autres expositions et festivals.

Un projet financé et soutenu par l'hôtel le Magic Hall, le laboratoire Agelia et le magazine Fisheye.

## Comment participer ?

Chaque candidat devra envoyer une sélection de 10 photos accompagnée du dossier de participation.

Pour plus de renseignements : [concours@festivalphoto-lagacilly.com](mailto:concours@festivalphoto-lagacilly.com)

[www.festivalphoto-lagacilly.com](http://www.festivalphoto-lagacilly.com)



© James Chevreuil / France

# COLLECTIF IMAGE SANS FRONTIÈRE

Le Collectif Image sans frontière, association internationale de photographes, partenaire du Festival de La Gacilly depuis ses débuts, a fait appel à ses membres, comme chaque année, afin d'illustrer le thème 2016 : Les Océans.

*Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir...* (Charles Baudelaire)

C'est dans la mer que l'homme se regarde, qu'il se retrouve dans cet immense miroir liquide. De l'Arctique glacé, hostile, aux mers chaudes chatoyantes et accueillantes, depuis toujours les hommes tentent d'appivoiser cet élément source de vie. Paysages étranges dans un monde ouaté, vie sous-marine dans un décor bleu sombre ou éclatement de couleurs sur les rivages, l'Océan, c'est la vie... À découvrir avec les 20 photos sélectionnées des photographes d'Image sans frontière.

# LES COLLÉGIENS DU MORBIHAN

La création d'un festival des collégiens, intégré à la programmation officielle du Festival Photo La Gacilly représente une opportunité merveilleuse de valoriser le travail réalisé par les élèves. Ce projet est avant tout un projet pédagogique dont l'objectif principal est d'amener les élèves à s'interroger sur un thème en utilisant comme support artistique la photographie.

Les enseignants et les élèves travaillent durant toute l'année scolaire sur une production destinée à être exposée, lors du festival 2016, qui prendra la forme de deux panneaux par établissement. Un blog permet de valoriser pendant l'année les productions des élèves.

Forts du succès remporté par les précédentes éditions, le Festival Photo La Gacilly et le Conseil départemental du Morbihan, en partenariat avec l'Éducation nationale, ont proposé aux collèges du département de participer cette année au festival photo des collégiens sur le thème des océans. Cette année, 16 collèges publics et privés du département ont été sélectionnés pour participer à cette édition : ce sont plus de 350 élèves qui se sont investis dans ce projet. Dépassant le simple travail « scolaire », cette exposition reflète chaque année la créativité et la démarche esthétique et artistique des élèves. Les élèves des 16 collèges publics et privés du département travaillent durant toute l'année scolaire sur la conception de cette exposition, accompagnés avec enthousiasme par les enseignants de leur établissement et leur photographe parrain (Yvon Boëlle - Eric Frotier de Bagneux - Hervé Le Reste - Frédéric Mouraud - Gwénaél Saliou - Cédric Wachthausen). De la découverte du métier de photographe, à la sélection des photos, en passant par l'apprentissage indispensable de la réflexion et du regard artistique, ils découvrent les multiples facettes du métier de photographe.

Pour en voir et en savoir plus : <http://leoffdescollégiens.morbihan.fr/>

**LA GACILLY**

**UNE IMMERSION**

**DANS**

**LES IMAGES**



© Pascal Maitre

# PASCAL MAITRE

## Madagascar, l'île où le baobab est roi

Son premier séjour dans la Grande Île remonte à 1993. Une découverte, mais un choc aussi quand Pascal Maitre découvre, malgré la rudesse de leur existence, toute la générosité et la gentillesse du peuple malgache. À chacun de ses voyages, il en revient bouleversé, fasciné, avec l'envie d'explorer toujours plus, l'âme de cette population, cette biodiversité unique, ces lumières qu'on ne voit qu'en Afrique australe, et, évidemment... ces magnifiques baobabs devenus le symbole fragile d'un pays, d'une nation. « Photographier un baobab, c'est évoquer la magie, les contes, la rêverie tout autant que la réalité. J'ai voulu montrer ce lien étroit entre ces arbres étonnants et les hommes ». Car ces géants magnifiques accompagnent les populations depuis la nuit des temps : leurs fruits sont comestibles, ils abritent les féticheurs pour les cérémonies de guérison des malades, et leur tronc, évidé, sert de réservoir pour stocker l'eau pendant la saison des pluies. Enfin, leurs fleurs éclosent le temps d'une nuit, comme pour se faire désirer et rappeler au monde combien cette force de la nature peut se faire délicate mais aussi très éphémère.

À l'ombre de ces baobabs, ce photographe réputé pour la couleur particulière de ses clichés, nous montre également un Madagascar qu'il connaît comme personne. Il parcourt cette terre étrange avec douceur, dignité et bienveillance, malgré les soubresauts douloureux qu'elle a traversés. Au plus près des hommes et de leur espace naturel, Pascal Maitre nous offre ces images d'un cœur qui bat, d'une île à part, comme détachée du continent africain pour préserver son identité et ses trésors naturels.

**Né dans le Berry en 1955, c'est en 1979 que Pascal Maitre devient photographe reporter en travaillant pour le magazine Jeune Afrique. En 1984, il intègre l'agence Gamma et cofonde l'agence Odyssey Images en 1989. Il couvre les événements en Afghanistan, parcourt la Russie après la chute du Mur, témoigne de la violence de São Paulo et fait découvrir au monde la guérilla colombienne. Mais son continent de prédilection reste l'Afrique. Devenu indépendant, ses reportages au Congo, au Nigeria, ou sur le lac Tchad sont régulièrement publiés dans les plus prestigieux magazines, comme le National Geographic, Paris-Match, Geo Allemagne ou Le Figaro Magazine. En septembre 2015, le Festival international du photojournalisme Visa pour l'Image, à Perpignan, lui a rendu un vibrant hommage en lui décernant un Visa d'or d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.**



© Lianne Milton

# LIANNE MILTON

## Dans la fournaise du Sertao

La photographe américaine Lianne Milton est la première lauréate, en 2015, du prix photographique décerné par la Fondation Yves Rocher, en partenariat avec le Festival International du photojournalisme Visa pour l'Image, à Perpignan. Un prix destiné à soutenir un travail photographique sur les problématiques liées à l'environnement, aux relations entre l'Homme et la Terre, aux grands enjeux du développement durable. C'est le résultat de son projet que nous exposons cette année à La Gacilly.

Tout le monde connaît le Sertao, comme étant au Brésil cette région du nord-est du pays qui concentre la plus grande misère en raison de ses sécheresses à répétition. Ici, les fermiers cultivent juste assez de nourriture pour alimenter leur famille et doivent se résoudre à intégrer dans leur existence, pénuries d'eau et pluies irrégulières. Depuis 2013, la sécheresse s'est accentuée, tuant le bétail et transformant le sol en immense désert salé. Cette terre désolée, poussiéreuse et brûlée par le soleil, se situe entre la forêt tropicale humide d'Amazonie à l'ouest et la côte du nord-est. On y trouve la plus grande concentration de pauvreté rurale de toute l'Amérique latine, à savoir 35% de la population de la région. Lianne Milton s'est rendue sur les lieux lors de plusieurs voyages entre septembre 2015 et mars 2016. Elle a souhaité montrer l'impact du changement climatique sur ces fermiers « de subsistance » du Sertao, et comment les populations tentent de s'adapter à cette situation dramatique.

**Originaire de San Francisco, Lianne Milton, née en 1976, vit aujourd'hui à Rio de Janeiro, au Brésil. Son travail de photojournaliste traduit les répercussions de la politique sur les hommes et leur environnement, en Asie du sud-est, en Amérique du Sud, mais aussi aux États-Unis. Elle a débuté sa carrière en 2009 par un travail dénonçant l'application de la charia à Banda Aceh, en Indonésie, après le tsunami meurtrier qui ravagea les côtes. Puis, elle a exploré des sujets comme l'insécurité alimentaire et la violence au Guatemala, aussi bien que l'impact des barrages fluviaux sur les minorités ethniques du Cambodge. Membre de l'agence Panos Pictures, elle est régulièrement publiée dans la presse internationale : The Sunday Times, The New York Times, The Washington Post, Newsweek ou The Guardian.**

## LE JAPON VU PAR ARTE

La chaîne ARTE offre aux visiteurs du Festival Photo La Gacilly une programmation spéciale dédiée au Japon :

une sélection de documentaires pour entrevoir le secret des saveurs, percer le mystère de la voix du thé, découvrir un Japon sauvage, s'extasier sur l'esthétisme et la pureté de sa photographie et de son architecture.

Projections en libre accès

Végétarium Café

En juillet et en août

Les mercredis à 17h

## CONTACTS

La Gacilly, dans le Morbihan, proche de Rennes, Vannes et Nantes.

### S'y rendre en train

TGV : Paris Montparnasse > Redon (2h45 de trajet)

Puis Redon > La Gacilly (15 min en voiture)

### Contacts

#### Festival Photo La Gacilly

Rue des Graveurs - BP 11 - 56204 La Gacilly

Tél. : +33 2 99 08 68 00

[contact@festivalphoto-lagacilly.com](mailto:contact@festivalphoto-lagacilly.com)

[www.festivalphoto-lagacilly.com](http://www.festivalphoto-lagacilly.com)



Festival Photo La Gacilly



La Gacilly Photo

### Contacts Presse

#### 2e BUREAU

Sylvie Grumbach, Martial Hobeniche, Noémie Grenier

Tél. : +33 1 42 33 93 18

[lagacilly@2e-bureau.com](mailto:lagacilly@2e-bureau.com)

[www.2e-bureau.com](http://www.2e-bureau.com)

### Conception graphique

Atelier Michel Bouvet

Imprimé en partenariat avec Edicolor

(Bain de Bretagne) France